



IX
1842

L'escadre hivernant à Toulon, et la *Belle-Poule* devant faire de grandes réparations, je rentrai à Paris vers la fin de janvier 1842, et je m'y plongeai avec bonheur dans la vie de famille, notre bien le plus cher à travers les orages, les vicissitudes de la politique. Je ne fus pas insensible pour cela aux plaisirs de la vie mondaine, alors assez brillante. Beaucoup de fêtes se succédaient. Mon frère, le duc d'Orléans, donna, au pavillon Marsan, un bal costumé splendide. Le tout-Paris élégant, artiste, était là, revêtu de costumes historiques fidèlement copiés dans nos musées, ou d'habillements fantaisistes qui faisaient surtout valoir la beauté des femmes. Mesdames de Contades, de Murat, Place, avaient adopté le costume oriental; madame Thiers un riche costume moyen âge; madame de Plaisance conduisait tout un quadrille de chasseurs et chasseresses; madame la

comtesse Duhesme, un quadrille où hommes et femmes portaient le costume charmant, mis à la mode par le tableau de la *Permission de dix heures*, de Giraud. Au milieu d'un quadrille de cheveu-légers Louis XV et de bergères Pompadour brillait la belle madame Liadières. Les membres du corps diplomatique des deux sexes, les étrangers, avaient en général revêtu des costumes se rapportant à l'histoire de leur pays, Parmi les artistes : Eugène Sue, Henriquel-Dupont, Tony Johannot, Louis Boulanger avaient pris leurs modèles à l'époque de Louis XIII ; Eugène Delacroix était en marocain. Horace Vernet en Arabe. Winterhalter en Florentin du xiv^e siècle, Amaury Duval, Jadin, Eugène Lamy, Gudin, Raffet, etc., etc., en costumes d'une exactitude recherchée.

Quand on passa au souper, la musique du régiment de mon frère Aumale, le 17^e légers, transformée en musique arabe, joua dans l'escalier toute une série d'airs algériens que ces braves gens avaient appris à Mouzaïa, à Médéah, au bois des Oliviers, sous le feu du ciel et des Arabes. Puis les convives s'assirent autour d'une table, devant le fameux surtout exécuté, sur les dessins de Chenavard, par Barye, Pradier, Klagman, Moine, par ma sœur Marie et aussi par Ary Scheffer et Paul Delaroche, qui cette fois avaient quitté la brosse pour l'ébauchoir. Œuvre admirable, chef-d'œuvre digne de Benvenuto Cellini, dispersé, hélas ! aux quatre vents et perdu pour la France après la révolution de Février. Cette fête fut la fête de l'hiver, une de

ces fêtes uniques, originales, dont on garde longtemps le souvenir. Mais il y en eut d'autres.

Chez le Roi on donnait tous les hivers une série de concerts, de grands et petits bals. Ces derniers ne réunissaient qu'un nombre très restreint d'invités, appartenant exclusivement au monde diplomatique ou étranger de passage à Paris, à la jeunesse dansante, mais surtout à la jeunesse féminine dont les quartiers de noblesse étaient l'élégance et la beauté. Dans ces petits bals on se pressait pour voir la princesse de Ligne danser la mazurka avec une grâce polonaise incomparable ; de même que dans les grands bals, un peu cohue, il y avait foule, mais foule plus curieuse qu'admiratrice pour voir les entrechats et

les pas de zéphir du prince de Craon, dernier représentant de l'école de danse prétentieuse dont, sous le Directoire, Trévis avait été le chef. Ces grands bals-cohue étaient une forte corvée, surtout pour nous qui devons, à tour de rôle, en faire les honneurs jusqu'à la fin. Je me souviens cependant d'avoir ri de bon cœur, un jour que cette corvée m'était échue, en voyant un officier de garde nationale coiffé d'un tricorne surmonté d'un grand plumet, et dont la



vision était un peu troublée par le souper qu'il venait de faire, vouloir absolument prendre pour danseuse le suisse d'appartement en hallebarbe et baudrier, qui se tenait à l'entrée des salles du bal. Il cherchait à l'entraîner avec ivresse et il n'interrompait ses tentatives que pour essayer de le séduire en exécutant devant lui des pas de la chorégraphie la plus excentrique.

Aujourd'hui c'est la course appelée le Grand Prix de Paris qui marque le terme de ce qu'on est convenu d'appeler la saison. Sous la monarchie de Juillet, c'était la fête du Roi, avec son feu d'artifice et ses réceptions assommantes au premier chef. Les révolutions se suivent, les gouvernements changent, mais tout ce qui est ennuyeux reste. Sous la monarchie, sous l'empire, sous la république, il est indispensable, paraît-il, qu'au moins une fois par an, le corps diplomatique, le clergé, les chambres, les officiers de terre et de mer, les compagnies et corporations de toutes sortes viennent défiler devant le chef de l'État, quel qu'il soit, et prononcent devant lui une série de clichés, exprimant des vœux qui généralement manquent totalement de sincérité, vœux auxquels le malheureux est éternellement condamné à répondre par toutes les formules diverses de la banalité. Mon père avait un talent particulier pour varier ces réponses qu'il improvisait toujours. Recueillies par la sténographie, on les remettait à Vatout pour leur donner un dernier poli avant de les envoyer au *Moniteur*, devoir que le spirituel académicien avait en horreur et qu'il

appelait irrévérencieusement : accommoder *le macaroni royal*.

Pour les comparses, comme moi, le seul intérêt de ces réceptions théâtrales était l'observation des personnalités qui passaient devant nous. Deux jeunes pairs de France aux longs cheveux, qui défilaient toujours aux derniers rangs de la Chambre, Montalembert et Victor Hugo, attiraient plus particulièrement notre attention. Nous nous faisons indiquer ensuite, parmi les membres du Conseil municipal de Paris, Victor Considérant, l'homme à l'œil au bout de la queue. Il y avait aussi un membre de l'Institut, habillé de vert et culotté de noir, dont nous attendions toujours avec joie l'apparition. Ce brave homme paraissait successivement mêlé à trois ou quatre députations. Il arrivait avec une première, saluait, témoignait de son enthousiasme après les discours, mais pendant que cette députation s'en allait par la porte de sortie, il regagnait à reculons la porte d'entrée, pour reparaitre avec une seconde, puis une troisième, et s'avancer de nouveau avec les mêmes saluts et les mêmes démonstrations d'enthousiasme.

Parmi les officiers généraux, les diplomates non en service actif, qui prenaient part à ces cérémonies, je remarquais deux amiraux anglais qui ne manquaient jamais de s'y associer : Sir Sydney Smith et lord Cochrane. Tous deux avaient eu d'éclatantes carrières : le premier avait défendu Saint-Jean-d'Acre contre l'armée du général Bonaparte, de concert avec Djeddar-Pacha ; l'autre, un grand bel homme à figure

énergique, s'était illustré par les exploits les plus hardis, tant en Europe qu'au Chili où il a laissé de vaillantes traditions. Tous deux avaient rendu d'éminents services à leur pays, où cependant ils ne pouvaient rentrer, disait-on. Pourquoi ?

La réception du clergé avait son originalité. Invariablement on n'entendait pas un mot du discours de l'archevêque. Soit accident, soit fâcheuse coïncidence d'heure, ce discours était toujours couvert par le bruit de la formidable aubade donnée dans la cour par les douze ou quinze cents tambours de la garde nationale et de la garnison de Paris, battant à l'unisson, au signe d'un seul tambour-major.

Enfin, dans la soirée, nous avons *le clou* de la représentation, la réception du corps diplomatique. Elle se faisait avec une certaine pompe. Le corps se réunissait dans un salon, près du pavillon Marsan, où une collation lui était préparée. Les aides de camp du Roi allaient l'y chercher et l'amenaient, à travers toutes les galeries des Tuileries, à la salle du Trône, située près du pavillon de Flore. Quand tous ces ambassadeurs, ministres, avec leur suite, en uniformes variés, étincelant aux lumières, paraissaient aux portes de la Salle du Trône et s'avançaient lentement vers le Roi en faisant trois saluts successifs, la mise en scène était superbe. Seul l'introducteur des ambassadeurs, remplissant le rôle de maître des cérémonies, faisait ombre au tableau. Je n'ai jamais compris pourquoi nous avons choisi pour ce rôle théâtral un homme affreusement laid et sans nez.

En face des représentants du monde entier, il eût fallu un beau gaillard. Une fois les allocutions prononcées et le *cercle* fait par le Roi et la Reine, le corps diplomatique s'en allait à reculons, avec les mêmes trois saluts qu'à l'arrivée et s'écoulait lentement, car il était très nombreux à l'époque dont je parle. Outre les ambassadeurs des grandes puissances, il y avait des ambassadeurs de famille. Puis les ministres de tous les pays du monde, y compris les ministres des petits États d'Allemagne et d'Italie, aujourd'hui fondus dans les unités allemandes et italiennes. Toutes ces ambassades ou légations comptaient d'innombrables attachés, généralement jeunes gens de grande famille, attirés par les plaisirs de Paris, heureux d'avoir un uniforme et un titre d'admission à toutes les fêtes de la cour, des ambassades, de la société, car il y avait encore une société que nos divisions et nos lois révolutionnaires n'avaient pas, jusqu'alors, réussi à détruire.

De tous ces diplomates, le plus aimable, le plus aimé, était sans contredit l'ambassadeur d'Autriche, le comte Apponyi, un superbe magnat hongrois. Par la longue durée de son ambassade, par sa bienveillance de grand seigneur,



par le salon dont sa femme, sa gracieuse fille, ses fils et neveux avaient eu le talent de faire le premier salon de Paris, le comte Apponyi était devenu une personnalité des plus sympathiques. Ses collègues d'Angleterre, de Russie, de Prusse, se renfermaient exclusivement dans leur rôle officiel et dans une froide politesse. Lord Cowley, un Wellesley, aurait eu de la peine, s'il l'avait voulu, à faire oublier ses prédécesseurs, lord Grandville, lord Stuart de Rothsay, et surtout les charmantes filles de ce dernier, si belles, si aimables, si artistes, devenues lady Waterford et lady Canning. Parmi les ministres, je vois encore devant mes yeux, superbe dans sa fustanelle et son costume grec, Coletti, un vrai patriote et un ami dévoué de la France; puis le ministre de Suède, le comte de Lœvenhielm, un charmant vieillard, le page de service auprès de Gustave III, la nuit de son assassinat. L'ambassadeur d'Espagne changeait à chaque prononciamento et je ne me rappelle aucun nom.

Chose nouvelle, nous avions aussi un ambassadeur turc. Pendant des siècles, il n'avait paru que des missions ottomanes de passage. Le premier titulaire permanent avant Namick-Pacha et Reschid-Pacha, qui parlaient très bien le français, s'appelait Ahmed-Fethi-Pacha; il ne savait pas un mot de notre langue. J'assistai au grand diner donné en son honneur aux Tuileries, et voilà ce qui s'y passa. On l'avait, bien entendu, placé à table à la droite de ma mère, ayant de son autre côté un interprète des affaires étrangères tout galonné et décoré. Sitôt le

dîner commencé, le pacha crut devoir adresser à ma mère un beau compliment en ture qui renfermait sans doute toutes les fleurs de la poésie orientale, à en juger par les yeux levés au ciel, les mains pressés contre son cœur, les salutations dont il l'accompagnait. Le discours terminé, le pacha se tourna vers le



drogman pour qu'il le traduisit à ma mère, ce que celui-ci se mit en devoir de faire pendant que le pacha accompagnait ses paroles et les accentuait de nouveaux saluts, de nouvelles mines et nouvelles mains sur le cœur. Or, voici la traduction que le drogman, qui sans doute avait lu le *Bourgeois gentilhomme*, débitait à la reine : « Madame, j'ai une fille que je désirerais bien faire entrer à la maison de Saint-Denis. J'aurais besoin pour cela de la puissante protection de Votre Majesté. Elle comprendra que je profite de cette occasion unique de m'adresser à Elle ! » Et le brave pacha de

saluer toujours avec émotion et ma mère de se voir obligée de lui sourire et de lui rendre ses saluts !

Comme situation générale, l'année 1842 semblait une année d'apaisement. L'orage oriental était à peu près oublié, un souffle pacifique s'étendait sur l'Europe et, sous cette influence, le calme et la prospérité régnaient en France. Nous avions une magnifique armée dont mes frères s'occupaient aussi assidument que moi de la marine. Cette armée avait d'ailleurs à sa tête un éminent ministre, le maréchal Soult, qui, tout en traitant M. Thiers de Foutriquet, employait le fruit de sa haute expérience et de son long ministère à tout perfectionner sans secousse, avec un esprit de suite admirable. Cette armée, de plus, combattait tous les jours en Afrique sous un chef non moins éminent, le général Bugeaud, et continuait ainsi la conquête de l'Algérie, belle colonie, qui eût été incomparable si nous eussions pu y jeter un excédent de population que d'autres races ont encore, mais que nos lois révolutionnaires ont tari. Nos forces navales étaient aussi sur un bon pied, autant qu'elles pouvaient l'être à la veille du grand duel entre marine à voiles et marine à vapeur, duel qui allait tout bouleverser en dépit des hésitations de la routine.

De la politique, ma bête noire, je ne dirai rien, bien entendu. J'ai eu la curiosité, avant d'écrire ces lignes, de parcourir les volumes du *Moniteur* du temps : j'ai reculé d'épouvante devant l'effroyable accumulation de bavardages inutiles que j'y ai ren-

contrés. A côté de ces torrents d'éloquence assez inoffensifs, la presse se livrait à des intempérances de plume bien autrement dangereuses, parce qu'elles flattaient plus de passions et que les calomnies qu'elles répandaient s'étendaient plus loin. Le bon gouvernement, utile, éclairé, animé d'un patriotisme et prévoyant esprit de suite, passait encore à côté des obstacles semés sous ses pas. Il devait s'écouler six ans avant qu'ils l'entravassent complètement et que la foule aveugle se mit à danser en rond autour du trône renversé, en chantant le refrain de toutes nos révolutions périodiques depuis cent ans, le credo démocratique :

Démolissons
Tant que nous pourrons !
Après, nous verrons
Ce que nous ferons !

Mais mon hiver parisien s'était vite écoulé, et vers la fin de mai, l'escadre de l'amiral Hugon se disposant à prendre la mer, la *Belle-Poule* étant réparée, je me mis en route pour rejoindre mon poste. Pour me rendre à Toulon, je m'embarquai à Lyon sur un bateau à vapeur qui, par un beau coucher du soleil, me déposa à Arles. Rien de joli comme cette arrivée devant la vieille ville par excellence, avec ses tours élevées, les hautes murailles des Arènes, les maisons de pierre assises dans le Rhône et le port rempli de ces navires aux longues antennes de forme si gracieuse. De plus, c'était dimanche et la promenade était peuplée d'une foule de jolies femmes. J'aime

cette petite ville et j'y reviens toujours avec plaisir, aussi ai-je vite sauté à terre et, confiant mon bagage au portefaix de l'hôtel du *Forum*, ai-je profité du long crépuscule pour voir ce que trois années avaient pu apporter de changements à ma vieille connaissance. Arles, colonie grecque, a conservé



parmi ses femmes, le type si vanté dans l'antiquité, qu'un peu de sang catalan n'a pas altéré. Cité romaine, ses magnifiques monuments, son théâtre, ses arènes montrent quel rang elle tenait dans les Gaules. Aujourd'hui c'est une ville riche, gaie, insouciant, où la population vive et légère aime le plaisir et ne s'en prive pas. La nuit me prit pendant ma promenade et, par un magnifique clair de lune, je me trouvai comme dans une ville arabe, au milieu d'un labyrinthe de ruelles où la chaleur du jour s'était conservée, où les femmes assises devant leurs portes, parées de leurs jolis costumes des dimanches, caquetaient avec les jeunes hommes et où nulle voiture, nul bruit indiscret ne venait troubler leurs douces conversations dans la langue harmonieuse, illustrée par les poèmes des trouvères. C'était charmant. Quel beau, quel adorable pays

que la France en ses aspects si variés du Sud, du Nord, de l'Est comme de l'Ouest ! Quel enchantement continu quand on peut séparer tout cela de l'écoeuvante et dissolvante politique ! Le lendemain je descendis le Rhône à travers la Camargue, au milieu de ses troupeaux de taureaux, de ses vols de flamants et tout absorbé en rêveries comme si je presentais alors le beau poème de *Mireille* dont Mistral et Gounod ont fait une œuvre immortelle.

Nous sortîmes de Toulon pour la campagne d'évolution, vingt vaisseaux ou frégates, superbe escadre, sous les ordres de l'amiral Hugon, *le Père la Chique*, comme l'appelaient les matelots, sobriquet qui porte avec lui sa signification. Granvillais de naissance, Normand de caractère, l'amiral cachait sous une grande bonhomie une inébranlable fermeté. Je n'ai jamais connu plus marin que lui ; il devinait le temps, le prédisait bien avant le baromètre et prenait à l'avance toutes les mesures en conséquence : c'était l'instinct des choses de la mer en personne. Il avait avec cela derrière lui toute une carrière de vaillance. A Navarin où il commandait l'*Armide*, il était venu, avec une chevaleresque fraternité, interposer son navire entre les bâtiments turcs et une frégate anglaise qui souffrait beaucoup de leur feu, service que la corvette anglaise *la Rose* lui rendit à son tour avec une égale bravoure, vers la fin du combat. De tout cela il résultait que nous sentant bien commandés, nous avions une confiance absolue dans notre chef, et que moi en particulier, je l'aimais beau-

coup. Quand nos vingt vaisseaux aux voiles blanches manœuvraient tous ensemble, au signal de l'amiral sur les eaux bleues de la Méditerranée, le silence n'étant troublé que par les voix perçantes des officiers de quart, le spectacle était vraiment beau, tant au point de vue pittoresque qu'à celui d'une juste fierté nationale.

Nous nous en allâmes ainsi, naviguant, évoluant, tirant le canon, et constatant chaque jour la valeur des états-majors comme des équipages, jusqu'au golfe de Naples, où nous jetâmes l'ancre pour donner à tous un temps de repos et de récréation. Et la récréation fut complète, toutes les classes de la population s'unissant pour nous faire le plus sympathique accueil. Nous envoyâmes nos équipages à terre et la gaieté française s'associant à la gaieté napolitaine, on ne voyait que *corricolos* au galop, emportant des grappes de matelots en goguette. Notre ambassadeur, le duc de Montebello, qui tenait grand état de maison et exerçait la plus large hospitalité au palais Rothschild, mit nos officiers en rapport avec l'aimable société napolitaine, et ce ne furent que fêtes et réunions. Pour y répondre, l'amiral donna une très jolie matinée sur son vaisseau à trois-ponts *l'Océan*, moi, un bal à bord de la *Belle-Poule*. Outre mes cousins et cousines, j'avais retrouvé bon nombre d'anciennes connaissances et je m'étais surtout associé à une charmante Tertullia qui tenait ses assises quotidiennes au palais Ferdinandina, un centre de réunion dont ceux de ma

génération qui ont habité Naples ont gardé le souvenir. La maison était espagnole et appartenait à la famille de Toledo, dont de nombreuses branches y avaient des représentants, les Villafranca, les Alcanicez, les Bivona, les Sciafani. Que de femmes charmantes de toutes nations s'y rencontraient, que de parties n'y avons-nous pas organisées ; tantôt une ascension de nuit au Vésuve, alors en flammes, ou une fouille à Pompéï au clair de lune, en société d'Isabelle Colonna, de Thérèse Sciafani, de cette ravissante Laretta Acton, depuis madame Minghetti, et de tant d'autres. En pareille société, sous ce beau ciel, enveloppé, enivré du charme indéfinissable, dont le paysage, l'air qu'on respire sont imprégnés, qui ne tomberait pas amoureux ? Mais le signal d'appareillage monte au grand mât de *l'Océan*, il faut s'arracher aux délices, il faut partir, le cœur gros, mais emportant de bien doux souvenirs. Où allons-nous ? C'est le secret de l'amiral !

Quelques jours après cette séparation, nous étions en pleine mer, tout aux devoirs du métier et à nos exercices quotidiens, lorsqu'on aperçoit au loin la fumée d'un bateau à vapeur : bientôt il apparaît et se couvre de signaux, adressés à l'amiral, qui ordonne à la flotte de mettre en panne. La mer étant belle, un officier se détache du vapeur, se rend à bord de *l'Océan*, et tout aussitôt nous voyons mettre à l'eau le canot de l'amiral qui s'y embarque et se dirige vers la *Belle-Poule*. Au milieu de l'étonnement général et des mille conjectures qu'inspire

cet incident inusité, je reçois mon chef à la coupée. Il me saisit la main, la serre fortement, m'entraîne dans la chambre et me dit : « Votre frère le duc d'Orléans est mort, tué dans un accident de voiture. J'ai ordre de vous envoyer immédiatement à Paris. » Sa rude figure de vieux marin marquait une profonde émotion, mais que dire de ce que j'éprouvai devant ce coup terrible et si inattendu. Les grandes douleurs de ce monde sont les déchirements du cœur, mais ici la douleur était plus poignante, car je ne crois pas qu'il y ait jamais eu une famille plus unie que la nôtre. Et non seulement je perdais le plus aimé des frères, mais le confident, le compagnon, le guide de toute ma vie. Je voyais, je sentais le désespoir de tous les miens, de mon père, de ma mère surtout, comme de mes frères et sœurs, à ce coup effroyable, et leur douleur venait encore s'ajouter à la mienne. Je restai un moment atterré, puis l'amiral me quitta, je remis le commandement à mon second et une heure après j'étais en route pour Toulon, lisant sur les visages mornes le sentiment qu'un malheur public était survenu et que la France venait de faire une grande perte.

La perte était immense, irréparable, en effet. Depuis dix ans nous tous, et avec nous la France entière, considérions mon frère comme le chef, le *chef de demain*, le chef des grands jours à venir. Sans doute nous avions pour le Roi, pour le Père, comme nous l'appelions entre nous, la plus tendre affection, le plus entier dévouement, le plus profond

respect, mais celui vers lequel nous nous tournions pour avoir une direction, c'était Chartres. Pas un de nous qui n'eut depuis l'enfance accepté sans hésitation ses conseils, son autorité. Que de fois n'avions-nous pas discuté avec lui toutes les chances de l'avenir au dedans comme au dehors, et ne nous avait-il pas distribué à chacun les rôles qu'il nous destinait, rôles que nous sentions marqués au coin du bon sens, de la connaissance profonde des choses, et de cette griffe du chef qui s'impose. Ce que nous éprouvions vis-à-vis de lui, nous, ses frères, ses lieutenants, le pays l'éprouvait également. Aujourd'hui le Roi était sur la brèche livrant chaque jour, avec son grand courage, la bataille de la vie, afin de conserver à la France la paix, le calme, la prospérité dont elle jouissait et ceux que l'envie démocratique n'aveuglait pas l'en remerciaient. Mais le roi vieillissait, les grands accidents pouvaient se produire, et, comme nous, tout le monde tournait les yeux avec confiance vers le chef jeune qui, sans se mêler aux luttes stériles de la politique terre à terre, se préparait sans relâche pour les grandes éventualités.

Aussi bien pour tous que pour nous, le *chef de demain* était, je le répète, le duc d'Orléans. On lui savait gré de l'attention de tous les instants qu'il apportait à la bonne organisation, au perfectionnement de nos forces militaires, du soin avec lequel il allait chercher dans leurs rangs, sans ombre de favoritisme et sans distinction de naissance, les hommes les plus méritants, les Lamoricière, les Cavaignac, les

Canrobert, les Mac-Mahon, pour les pousser au premier rang. C'était *pour demain*. De même dans le civil, s'il tendait la main, non pas aux incorrigibles révolutionnaires, mais aux hommes d'opinions avancées, qui faisaient de l'opposition au gouvernement du Roi, c'était aussi *pour demain*, pour pouvoir, à l'heure des dangers de la patrie, servir de trait d'union patriotique à toutes les forces vives de la nation. Hélas ! le sentiment général, le nôtre comme celui de la grande majorité des hommes qui songent, fut que le lien qui aurait pu réunir en faisceau ces forces, soit contre la révolution débordante au dedans, soit contre l'ennemi au dehors, venait de se briser. La mort détruisait une succession anticipée, acceptée de tous, et le principal soutien de la monarchie de Juillet. Désormais le navire allait errer sans chef, sans but, sans boussole, exposé à tous les orages. Les hommes comme les principes faisant défaut à la fois, nous retombions dans les gouvernements éphémères. Les événements n'ont que trop justifié ces tristes pressentiments.

Comme homme, mon frère aîné était grand et d'une taille élancée, exceptionnellement élégante. A cheval, en uniforme, c'était un superbe cavalier et sa prestance militaire plaisait également au soldat et à la foule. Brave ! Il l'était jusqu'à la témérité ; autre cause de popularité auprès des foules. On savait qu'en Afrique, devant Mascara, il avait été blessé en se jetant hardiment à un moment critique au milieu des tirailleurs. On savait qu'au col de Mouzaïa, quand

toute l'armée portait un képi couvert d'une toile cirée noire, il avait voulu seul rester coiffé d'un képi rouge éclatant qui le désignait à tous comme chef, mais qui le désignait aussi, et avec lui ses voisins, aux balles de l'ennemi. A la séduction de la bravoure, mon frère joignait encore celle de la parole, de cette musique de mots à laquelle les hommes et surtout les Français sont si sensibles, et il y joignait une autre vertu non moins séductrice, surtout chez un prince : il savait écouter. Écouter a même été une de ses qualités maîtresses, car entouré comme il l'était toujours d'hommes éminents de tous pays, il s'assimilait avec une merveilleuse facilité et une mémoire admirable, non seulement les idées fécondes qu'il découvrait dans leurs conversations, mais jusqu'aux paroles qui avaient saisi son imagination. De ces paroles, comme de celles qui sortaient de son esprit cultivé, si français, et de son cœur, il savait faire un merveilleux usage. Quoi de plus éloquent que ce toast porté par lui au retour de l'expédition des Portes de Fer, à un repas d'adieu en plein air, où sa division tout entière, officiers et soldats, était réunie pêle-mêle autour de lui :

« A l'armée d'Afrique et à son général en chef, le maréchal Vallée, sous les ordres duquel elle a accompli de si grandes choses ! »

« A cette armée, qui a conquis à la France un vaste et bel empire, ouvert un champ illimité à la civilisation dont elle est l'avant-garde ! à la colonisation dont elle est la première garantie ! »

« A cette armée qui, maniant tour à tour la pioche et le fusil, combattant alternativement les Arabes et la fièvre, a su affronter avec une résignation stoïque la mort sans gloire de l'hôpital, et dont la brillante valeur conserve dans notre jeune armée les traditions de nos légions les plus célèbres.

« A cette armée, compagnie d'élite de la grande armée française qui, sur le seul champ de bataille réservé à nos armes, doit devenir la pépinière des chefs futurs de l'armée française, et qui s'enorgueillit justement de ceux qui ont déjà percé à travers ses rangs !

« A cette armée qui, loin de la patrie, a le bonheur de ne connaître les discordes intestines de la France que pour les maudire et qui, servant d'asile à ceux qui les fuient, ne leur donne à combattre pour les intérêts généraux de la France, que contre la nature, les Arabes et le climat !

« Au chef illustre qui a pris Constantine, qui a donné à l'Afrique française un cachet ineffaçable de permanence et fait flotter nos drapeaux là où les Romains avaient évité de porter leurs aigles !

« C'est au nom du Roi, qui a voulu que quatre fois ses fils vinssent prendre leur rang de bataille dans l'armée d'Afrique que je porte ce toast ! »

On devine quel accueil ce mâle langage rencontra chez les soldats dont il venait de partager les fatigues et les dangers. C'était un charmeur, charmeur de soldats, charmeur d'artistes, qui trouvaient chez lui encouragement et protection ; charmeur aussi de

femmes. Mais ici je touche un point délicat, où le secret inviolable et plus que le secret m'arrêtent. Le vieux baron James de Rothschild disait sur ses vieux jours qu'il était encore à connaître la femme qui lui résisterait. Je crois qu'il se vantait un peu ; je crois aussi que, s'il ne l'avait pas connue, il finit par la rencontrer, mais je suis convaincu que mon frère aîné, au cours de sa brillante jeunesse, sans aller aussi loin que le baron, trouva peu de femmes qui ne répondissent pas à ses hommages, au moins par une secrète, mais douce émotion. Dans combien d'aventures cette séduction de sa personne ne l'entraîna-t-elle pas. Il en est une où sang-froid et sa hardiesse le tirèrent d'une situation bien hasardeuse. C'était à l'époque où les tentatives d'insurrection étaient continuelles à Paris, *il*, ou *elle*, avait eu l'idée, au moins originale, de se donner rendez-vous dans une rue peu poétique, qui existe encore aujourd'hui, la rue Tiquetonne. Or, voilà que des rumeurs sinistres se font entendre, puis s'apaisent pour recommencer de plus belle. Bientôt on distingue des bruits lointains de tambours, suivis de coups de fusil. C'est la situation du IV^e acte des *Huguenots* ! On se précipite à la fenêtre ; la rue est pleine d'insurgés en armes, occupés à construire des barricades ! Comment s'échapper, lui, le prince royal, connu du monde entier : « Je relevai, me dit-il, le collet de mon paletot et j'eus la chance d'arriver dans la rue au moment où l'on traînait une voiture pour la renverser comme noyau de barricade. Je m'y attelai à l'instant, aidai